

véloces que le dieu des chevaux ait jamais faits, mais il y a des années où la peinture fait triste mine. Pâlotte, elle arbore douloureusement les couleurs de l'anémie.

Car, de toute évidence, cette Biennale se caractérise par un très étrange manque d'audace. Une absence désespérante de provocation.

Il n'y a pas création intellectuelle, plastique ou musicale qui ne soit le fait d'une provocation. Dès l'instant premier où l'homme a décidé d'inventer tous les miroirs pour se contempler dans sa misère et sa splendeur, il y a provocation. Toutes les écoles de peinture, les unes après les autres, ont fait éclater leur bombe et leurs pétards. Les uns étaient mouillés, les autres ont tout ravagé. Pétards impressionniste, fauve ou surréaliste. Et j'en passe.

Ici, pas d'alerte à la bombe. Bon chic, bon genre, telle peut se caractériser la création contemporaine. Tous ces moins de trente-cinq ans (c'était la condition première pour exposer) donnent l'impression d'errer, hagards, dans une jungle dont ils ne connaissent pas la géographie.

Certes, l'abstrait a perdu de sa toute-puissance. Toute une génération lui tourne le dos, et c'est naturel. Il le fallait, il avait fait son temps, mais il ne fut pas négligeable, et bientôt les très grands peintres qui l'inventèrent et le servirent entreront dans l'histoire sensible de la création.

Nous en sommes maintenant à la figuration dite « libre ». Formulation qui veut tout dire, et particulièrement ceci : qu'il est urgent de revenir au sujet, en son temps défini comme « figuratif », mais dans les contextes les plus divers. Hyperréalisme, onirisme, fantasmagorie, tout est possible, et pourquoi pas ? Le génie est la seule mesure de toute expérience artistique.

Ici, hélas, pas de génie, pas de révélation, pas de choc, mais, je le répète, une recherche tâtonnante, une démarche titubante.

Et pourquoi faut-il que des hommes comme Combas ou Di Rosa soient éliminés de cette présentation ? Mystères de ces sortes d'exhibitions. Je cite ces deux créateurs parce qu'ils représentent la jeune génération et qu'ils sont les plus doués, les plus inspirés, les plus éclatants.

Alors, la peinture en sommeil, en retrait, en attente ? On peut l'expliquer par l'émergence de très nouvelles techniques qui, un jour ou l'autre, mettront en question les données mêmes de l'art plastique. Je veux parler (hélas, trop rapidement) du laser, de l'hologramme et de bien d'autres possibilités. Alors, paralysie devant ces monstres nouveaux qui menacent notre confort intellectuel ? Nous vivons un entracte, et sur tous les plans : politique, économique, tout autant qu'intellectuel et créatif. Et cette Biennale nous le démontre sans éclat.

Quelque chose aussi m'intrigue : l'absence d'école, non pas que je regrette ces chapelles, ces cénacles qui firent la

révolution picturale de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, mais enfin ces peintres réunis par solidarité de l'œil ont fini par s'imposer. Leur tir était groupé. La notion d'école n'est pas si mauvaise, puisqu'elle a réussi à bouleverser, et fabuleusement, toute l'histoire de la peinture. Alors on a envie de crier : « Peintres et sculpteurs de tous les pays, unissez-vous ! C'est peut-être pour vous la seule façon d'imposer un regard neuf sur un monde qui tout à la fois se défait mais aussi renait — et de la façon la plus singulière. »

Oudry était l'ami des bêtes, au XVIII<sup>e</sup> siècle. Il passait ses journées et ses nuits à peindre des chiens, des cerfs et des oiseaux, au nom du roi, dont il était fonctionnaire illustrateur.

Au service d'une technique éblouissante, il essaye de le rendre compte du « mystère » animal et il y réussit. L'homme n'a pas encore liquidé son « œdipe » particulier par rapport à ses frères dits inférieurs selon les bonnes légendes. Il y a toujours interrogation, il y a doute, quelquefois peur. Il y a toujours mystère.

Le grand mérite d'Oudry, c'est de magnifier ce mystère, de le mettre en scène, donc de le rendre plus familier et de nous démontrer qu'avec un minimum d'observation ce monde animal nous devient familier. Mais attention, sans nul anthropomorphisme.

Tapisseries, tableaux, dessins qui sont ici réunis (2), nous prouvent qu'Oudry n'était pas seulement un « petit maître », mais un poète qui aurait appris le langage mystérieux des animaux.

Il faut signaler au musée national d'Art moderne du Centre Pompidou, parmi les « enrichissements » récents, les gouaches découpées de Matisse (3), ainsi que des vitraux qui furent conçus pour la chapelle de Vence, appartenant au couvent dominicain sur la route de Saint-Jeanet. Œuvres de vieillesse de ce très grand peintre, mais d'une clarté, d'une lecture tout à fait étonnante.

Pour ceux qui pensent que Matisse fut le plus « grand » de ce début de siècle bouillonnant de peinture, il est urgent d'aller voir ces œuvres. •

## HENRI-FRANÇOIS REY

(1) Musée d'Art moderne de la Ville de Paris, 11 avenue du Président-Wilson, 75016 Paris. Jusqu'au 10 novembre.

(2) Grand Palais, 75008 Paris. Jusqu'au 3 janvier.

(3) Musée Georges-Pompidou, galeries contemporaines.